83

Le
Capitaine
Roland.

675.

VIA

TROIS SOUS LA FEUILLE.
CHEZ MARCHANT, Boulevart Saint-Martin, N° 12.

Peltrier hazer 3 et 11.

LE CAPITAINE ROLAND,

675.

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Varin, Desvergers et Edouard;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre National du Vaudeville, le 23 juin 1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE CAPITAINE ROLAND.	MM. LAFOND.
NAUDIN, ancien maître de pension.	LEPEINTRE je.
FREYTAG, prétendu de Nancy.	ARMAND.
GABRIELLE, jeune orpheline.	Mme THÉNARD.
NANCY, nièce de Naudin.	C. JOUVENEAUX.

La scène se passe à Lauterbourg, dans la maison de Naudin

Le théâtre représente un salon bourgeois. Porte au fond, donnant sur un jardin; une porte à gauche, ainsi qu'une cheminée, surmontée d'une glace. A droite, une croisée ayant vue sur le jardin; du même côté, une table et tout ce qu'il faut pour écrire. Fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE Ire.

NANCY *puis* FREYTAG.

Au lever du rideau, Nancy est devant la glace, occupée à arranger sa coiffure.

NANCY. Dieu! comme mes cheveux vont mal aujourd'hui.

FREYTAG, *entrant*. Ah! je vous y prends, mademoiselle Nancy.

NANCY. Tiens! c'est vous, M. Freytag?

FREYTAG. Toujours à votre toilette?

NANCY. C'est qu'aujourd'hui nous attendons du monde... des étrangers...

FREYTAG. Des jeunes gens, peut-être?

NANCY. Allons, vous voilà tout de suite avec vos idées... Eh bien! vous ne le saurez pas, pour vous apprendre.

FREYTAG. Ma chère Nancy, il faut avoir toute ma patience pour vous aimer, c'est-à-dire une patience d'Allemand; car, ici, à Lauterbourg, ville française sur les bords du Rhin, nous sommes Allemands de complexion, et c'est fort heureux.

NANCY. Heureux... jusqu'à un certain point...

FREYTAG. Je ne dis pas ça pour vous; et voilà l'inconvénient d'habiter la frontière.

Air : *De la Robe et les Bottes.*

Oui, nos cœurs, ne vous en déplaise,
Sont, à coup sûr, d'un pays différent;
Vous aimez comme une Française,
Moi, je soupir' comme un All'mand.
Un cœur français, je le vois avec peine,
Offre à l'amour un terrain trop léger,
Et ma tendresse est un' plante indigène
Qui dépérit sur un sol étranger.

Oui, mademoiselle Nancy, vous êtes trop légère, tandis que M. Naudin, votre oncle, est doué d'une pesanteur complettement tudesque; c'est un homme qui ne peut jamais prendre un parti. Toutes les fois que je lui parle de notre mariage, et depuis six mois je lui en parle tous les jours!.. savez-vous quelle est sa réponse?

NANCY. Sans doute... Il n'en a qu'une pour toutes les circonstances: « Nous verrons ça, nous verrons ça... »

FREYTAG. Et comme il ne voit jamais rien, ça peut se prolonger indéfiniment.

NANCY. Dam! c'est son caractère!...

FREYTAG. Mais on en sort de son caractère! Il n'y aurait rien de plus gênant qu'un caractère, si on ne pouvait pas en sortir. Moi, je vous avertis que je vais m'échapper du mien...

NANCY. Tant mieux! vous ne pouvez qu'y gagner; car vous êtes jaloux, méfiant, querelleur... L'autre jour, vous avez encore cherché dispute à un jeune homme, parce qu'il me regardait...

FREYTAG. Eh bien! oui... j'enrage... je suis méchant... il y a des momens où je voudrais tuer tout le monde!..

NANCY. Taisez-vous! taisez-vous! voici mon oncle!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, NAUDIN.

NAUDIN, *entrant d'un air pensif*. En vérité, plus je réfléchis à ce qui m'arrive, et moins je sais quel parti prendre...

FREYTAG. M. Naudin, je vous souhaite le bonjour.

NAUDIN. Ah! ah! qu'est-ce que tu viens faire ici?

FREYTAG. Toujours la même chose. Je venais vous demander...

NAUDIN. C'est bien. Nous en parlerons plus tard...

FREYTAG. Non, M. Naudin, je ne veux plus attendre : mon père est riche, il veut m'établir, et pour dot, il me cède sa brasserie, qui est une des plus considérables du pays; ainsi, rien ne vous empêche de vous décider.

NAUDIN. Nous verrons ça, nous verrons ça..

FREYTAG. Mais, pourquoi pas tout de suite? Il me semble que vous me connaissez depuis assez long-temps : j'ai été votre élève quand vous teniez une pension de jeunes gens; c'est vous, homme vénérable, qui avez formé mon esprit et mon cœur.

NAUDIN. C'est vrai; je dirai même que tu étais très-fort en latin.

Air : *Du Château perdu.*

L'instruction n'est jamais inutile,
Tu le verras quand tu seras brasseur :
Relis souvent Cicéron et Virgile...

FREYTAG.

Ah! je les ai trop lus pour mon malheur.
Dans mon état, c'est fort peu nécessaire.

NAUDIN.

C'est le moyen, mon cher, de te pousser.

FREYTAG.

Je n'en sais pas mieux fabriquer la bière.

NAUDIN. Non!..

Mais tu sauras mieux la faire mousser...
Tu n'en sais pas mieux fabriquer la bière,
Mais tu sauras mieux la faire mousser.

FREYTAG. Alors, monsieur Naudin, d'après votre manière de voir.

NAUDIN. Sans doute, je t'estime beaucoup; mais pour aujourd'hui, il m'est impossible... je suis tellement occupé...

FREYTAG. Je ne vous demande qu'un mot, un seul mot... Oui, ou non?

NAUDIN. Je n'ai pas le temps, laisse-moi tranquille.

FREYTAG. M. Naudin, je ne peux plus vivre comme ça, il me faut absolument une réponse.

NAUDIN. Freytag, mon ami, puisque te voilà, tu peux me rendre un grand service.

FREYTAG, *vivement.* Volontiers, M. Naudin.

NAUDIN. Fais-moi le plaisir de t'en aller.

FREYTAG, *exaspéré.* Eh bien, non.... je ne m'en irai pas...

NAUDIN. Ah! tu oses me braver.

NANCY. Calmez-vous, mon oncle, vous voyez bien qu'il ne sait ce qu'il dit.

NAUDIN. T'en iras-tu? oui ou non?

FREYTAG. Je n'ai pas le temps.

NANCY, *à Freytag.* Ne le fâchez pas... Sortez, je vous en prie.

FREYTAG. Dieu! que je suis malheureux.

NAUDIN. C'est qu'il ne s'en va pas.

FREYTAG. Si fait! je pars, mais je reviendrai, je vous en préviens; je veux savoir à quoi m'en tenir, aujourd'hui, pas plus tard.

NAUDIN. Va-t-en! va-t-en! où il t'arrivera malheur.

FREYTAG. Patience! vous me reverrez bientôt.

Il sort par le fond.

SCENE III.

NAUDIN, NANCY.

NANCY. Enfin, le voilà parti.

NAUDIN. Le petit drôle, me mettre en colère, un jour comme celui-ci, où j'ai besoin de tout mon sang-froid, de toute ma tête. Dis moi, Nancy... as-tu fait préparer une chambre pour le capitaine Roland?

NANCY. J'ai pensé au pavillon du jardin, et j'y ai conduit son domestique... il s'est chargé de le préparer lui-même; cependant, j'irai donner un coup-d'œil.

NAUDIN. Tu feras bien; et cette petite Gabrielle qui n'arrive pas.

NANCY. C'est qu'il y a loin, d'ici à Strasbourg où elle est en pension.

NAUDIN. Ce n'est pas une raison. Hier, aussitôt que j'ai reçu la lettre du capitaine, j'ai dépêché une voiture, d'excellens chevaux; elle devrait être ici.

NANCY. Pourquoi vous tourmenter... vous n'attendez pas le capitaine aujourd'hui.

NAUDIN. Peut-être!.. sa lettre n'est pas positive à cet égard-là, et si par hasard il arrivait le premier.

NANCY. Mon Dieu, il n'y aurait pas grand mal, et à votre place, je lui dirais tout de suite la vérité.

NAUDIN. Nous verrons ça... nous verrons ça... tu ne connais pas comme moi toutes les circonstances de l'événement, tu étais trop jeune; il y a de ça à peu près dix ans... oui, c'était au mois d'octobre 1805, et nous voilà à la fin de 1815. C'est bien dix ans... j'étais alors maître de pension, et on lisait au-dessus de ma porte : « Maison d'éducation, Naudin, instituteur, enseigne le latin, le grec, l'écriture, les belles lettres, et tous les arts d'agrément. » Ça faisait un effet superbe. Un jour, c'est-à-dire, non, c'était une nuit, puisqu'il était onze heures du soir; je m'en souviendrai toute ma vie : on frappe à la porte de mon établissement; je crus d'abord que c'était quelque soldat blessé qui réclamait des secours, car depuis le matin, les blessés abondaient dans la ville; l'armée française s'était battue la veille de l'autre côté du Rhin. Je me lève, j'ouvre ma porte, et au lieu d'un blessé, je vois entrer un maréchal-des-logis, tout jeune, dix-huit ou vingt ans, frais, dispos et très joli garçon...

NANCY. C'était le capitaine Roland...

NAUDIN. Je ne te parle pas de capitaine, je te dis un maréchal-des-logis; il tenait par la main un petit garçon de cinq à six ans : Monsieur, me dit-il, vous élevez des jeunes gens... voilà un gamin que je vous recommande; prenez-le avec ces vingt-cinq louis que je possède pour le quart-d'heure; tous les ans, je vous ferai parvenir la somme nécessaire à son entretien. Quant à moi, je suis pressé, mon régiment traverse la ville... assez causé... je vous salue...

NANCY. Et il vous a quitté?

NAUDIN. Sur-le-champ, sans me laisser le temps de prendre un parti... par exemple j'avais pris les vingt-cinq louis, et je suis resté là avec le petit bonhomme.

NANCY. J'entends une voiture...

NAUDIN. C'est elle! c'est Gabrielle, au moins, je l'espère...

NANCY, *qui a remonté la scène.* Oui, mon oncle, vous ne vous êtes pas trompé.

NAUDIN. Je respire!.. elle arrive la première.

SCENE IV.

LES MÊMES, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Air : *Plus de retard.* (Final 1er acte, Michel Perrin.)

ENSEMBLE.

Ah! quel beau jonr!
A mon retour,
Combien ces lieux m'offrent de charmes.
A chaque instant,
Le cœur content
Je me disais : on m'attend!

NANCY *et* NAUDIN.

Ah! quel beau jour!
En ce séjour,
Combien ce moment a de charmes!
Car je t'attends
Depuis longtemps!
Et je comptais les instans!

TOUS TROIS.

Oui, c'est bien moi / toi...
Que je / Je vous revoi..
Viens enfin calmer nos / Et je viens calmer vos alarmes,
Viens / Pour les finir,
Viens / Pour les bannir
Ne songeons plus qu'au plaisir!

GABRIELLE. Bonjour, M. Naudin... que je t'embrasse ma bonne Nancy; comme elle est embellie depuis un an que je ne suis venue.

NAUDIN. C'est bien, vous vous ferez des amitiés plus tard, nous avons à nous occuper d'affaires plus essentielles.

GABRIELLE. Que se passe-t-il donc? il faut en effet qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire; vous m'envoyez chercher à ma pension, vous me faire venir à la hâte, et cela sans me prévenir, sans me dire pourquoi.

NAUDIN. Est-ce que j'ai eu le temps.

GABRIELLE. Vous m'avez inquiétée.

NANCY. Oh! il n'y a pas de danger.

NAUDIN. Non, pas positivement! mais l'affaire est embarrassante, très embarrassante, il s'agit de l'arrivée du capitaine Roland.

GABRIELLE. Qu'est-ce que le capitaine Roland?

NAUDIN. Ah! c'est juste, il n'était que maréchal-des-logis dans ce temps-là, ce jeune militaire qui t'a confiée à mes soins, et dont nous n'avions pas reçu de nouvelles depuis quelques années; il existe, et bientôt...

GABRIELLE. Il serait possible! je ne m'étais donc pas trompée; c'est lui que j'ai vu ce matin.

NANCY. Ce matin?

GABRIELLE. A quelques lieues d'ici...au moment où ma voiture passait, un cheval s'emporte, le cavalier tombe, mais il se relève aussitôt; et en voyant mon effroi, il m'a fait signe de la main pour me rassurer : c'était bien lui; mais je doutais, je n'étais pas sûre; il y a si long-temps...

NAUDIN. Comment, tu l'as reconnu?

GABRIELLE. Oh! oui, je ne l'ai pas oublié... j'allais périr, lorsqu'il m'a sauvée... ces souvenirs-là ne s'effacent jamais, et puis, ce qui m'ôte un peu de mon mérite, c'est qu'il n'est presque pas changé.

NAUDIN. Voilà un incident qui complique encore la question.

GABRIELLE. Et vous dites qu'il est capitaine? il vous a écrit?

NAUDIN. Voici sa lettre; elle m'a été remise par son domestique, qui a pris les devants avec ses bagages.

NANCY. Lisez la donc, mon oncle, ça nous mettra au courant tout de suite.

NAUDIN. Au fait! ça vaut mieux. (*Il lit.*) « Stuttgard, 9 juillet, 1815. Estimable » M. Naudin, je reviens de Russie où j'é» tais prisonnier depuis 1812.

GABRIELLE. Comme il a dû souffrir?

NAUDIN. Ceci explique son silence, pendant quatre ans; car, jusque-là, il m'avait fait parvenir exactement le prix de ta pension; c'est une justice à lui rendre.

GABRIELLE. Continuez, je vous en prie.

NAUDIN. Volontiers!.. (*Il lit.*) « Forcé «de m'arrêter à Stuttgard, où j'attends » de l'argent qui m'est envoyé de France, » et vous savez que l'argent se fait toujours » attendre. Je vous écris à tout hasard, » persuadé que vous êtes encore de ce

»monde ; mais ça ne suffit pas... Qu'est »devenu l'enfant que j'ai remis entre vos »mains... le cœur me bat quand j'y pen- »se... car, voyez-vous, c'est aujourd'hui »tout mon espoir, toute ma famille, et je »me suis accoutumé à le regarder comme »mon fils.

GABRIELLE. Comme son fils ?

NAUDIN. Oui, ma chère amie, voilà la difficulté, et son erreur est naturelle!.. quand il t'a amenée chez moi, après t'avoir sauvée, tu portais un costume de petit garçon ; d'ailleurs tu ne parlais qu'allemand ..et lui, n'entendait que le français... votre dialogue devait être un peu obscur.

GABRIELLE. Mais depuis, il fallait le détromper.

NAUDIN. Impossible; je ne l'ai jamais revu.

GABRIELLE. N'a-t'-il jamais donné de ses nouvelles.

NAUDIN. Sans doute...ça lui était facile, j'étais ici, je ne bougeais pas!.. mais lui, quelle différence ; toujours à la suite de Napoléon... quand je le croyais à Paris, il était à Vienne, et quand je le croyais à Madrid, il était à Moscou!.. pas moyen de lui écrire!.. à moins de mettre sur l'adresse : « M. Roland, militaire français, en Europe, poste restante... »

NANCY. En effet, ce n'était pas commode.

GABRIELLE. Et maintenant, cette nouvelle va l'affliger peut-être...

NAUDIN. Je le crains... c'est-à-dire, que j'en ai une frayeur considérable... lui qui compte sur un garçon, qui bâtit là-dessus des plans, des projets... la preuve, c'est qu'il t'a envoyé par son domestique un cadeau superbe.

GABRIELLE. Quoi donc ?..

NAUDIN. Un uniforme complet... sa lettre en fait mention... que va-t-il dire, quand il saura que j'ai été forcé de mettre son fils dans un pensionnat de demoiselles.

GABRIELLE. Il faut cependant bien le lui apprendre.

NAUDIN. J'en conviens, et il me semble que tu devrais t'en charger, parce qu'avec ta grâce et ton adresse naturelle...

GABRIELLE. Moi!.. y pensez-vous ?.. et si au lieu de m'accueillir, il allait me repousser... je souffrirais trop, je n'oserais jamais.

NANDIN. C'est juste!.. il est plus convenable que ce soit ma nièce ; elle n'est pas maladroite non plus.

NANCY. Mais mon oncle!.. c'est à vous que Gabrielle a été confiée... c'est à vous d'en parler le premier au capitaine.

NAUDIN. Tu n'as pas le sens commun!..

GABRIELLE. Moi, je trouve qu'elle a raison.

NAUDIN. Comment, vous pensez que je dois...

NANCY. Mais sans doute.

NAUDIN. Nous verrons ça. . nous verrons ça.

GABRIELLE. Ecoutez!. n'entendez-vous pas le galop d'un cheval ?..

NAUDIN. Ah! mon Dieu... déjà!..

GABRIELLE, *qui a remonté la scène.* C'est lui!.. il entre dans la cour.

NANCY. Viens Gabrielle... laissons-le avec mon oncle.

Air : *Fuyons sans bruit.* (2me acte de Michel Perrin.)

ENSEMBLE.

NANCY *et* GABRIELLE.

Oui!.. le voici!..
Taisons-nous... de la prudence!..
Retirons-nous,
Laissons-le seul avec lui.

NAUDIN.

Dieu!.. le voici!..
Taisons-nous... de la prudence!..
Retirez-vous,
Laissez-moi seul avec lui.
Quel embarras!
Je sens le frisson d'avance.
Quel embarras
Vrai, je n'en sortirai pas.
~~Tous trois.~~
Oui, le voici!.. etc.

Gabrielle et Nancy sortent par la gauche.

SCENE V.

NAUDIN, *puis* ROLAND.

NAUDIN, *seul.* Le sort en est jeté... et je n'ai pas un instant pour réfléchir...avec ça que les militaires sont quelquefois si emportés, si violens... c'est ici que la présence d'esprit est nécessaire.

ROLAND, *entre, et à la cantonnade.* C'est bien!.. c'est bien... je le trouverai... eh! parbleu, le voilà!.. c'est le papa Naudin.
il l'embrasse.

NAUDIN. Ah! capitaine, combien je suis ravi.

ROLAND. J'étais bien sûr de vous reconnaître... une figure comme la vôtre... et puis cet air brave homme qui vous est resté.

NAUDIN. Pour ça, je m'en flatte.

ROLAND. Et mon fils... mon enfant hein!.. où est-il!.. j'espérais le trouver avec vous!

NAUDIN, *à part.* Nous y voilà!.. (*Haut.*) un instant, capitaine, à peine êtes-vous arrivé...

ROLAND. Mais, je viens pour le voir, pour l'embrasser... c'est ce qui presse le plus.

NAUDIN. Il faudrait d'abord vous rafraîchir.

ROLAND. C'est inutile... je me suis arrêté au premier village; figurez-vous un accident... mon cheval, qui s'est emporté, sans m'en prévenir, et ça ne m'étonne pas, parce qu'en Russie, prisonnier pendant quatre ans, j'ai perdu l'habitude... et puis, c'est un cheval prussien, il m'aura jeté à terre par esprit national.

NAUDIN. Vous ne vous êtes pas blessé?

ROLAND. Au contraire... au moment ou je tombais, une jolie petite femme passait en voiture; j'ai vu sa tête à la portière... elle a poussé un cri, un joli petit cri... elle paraissait fort émue... vous sentez bien que je me suis relevé aussitôt, mais elle était partie.

Air : *Gentille ouvrière.*

Sans perdre la tête,
Remis sur ma bête,
D'un air de conquête;
Je veux galopper...
Piquant ma monture
Qui double l'allure,
Je suis la voiture
Qu'il faut rattraper,
Mais, chûte maudite;
La douleur m'invite
A courir moins vite,
Je m'arrête hélas!..
C'est chose cruelle
Quand malgré son zèle
Avec une belle,
Il faut s' mettre au pas;
Cependant, me voilà,
J'oublirai tout cela.
Mais du moins, mon cheval s'en souviendra.

C'est ce qui vous explique comment j'ai fait une halte à la dernière auberge .. et maintenant il n'y paraît plus du tout.

NAUDIN. C'est heureux!.. c'est extremement heureux.

ROLAND. Ah!.. ça, mais, il ne vient pas allez donc le chercher.

NAUDIN. Qui cela?

ROLAND. Mon fils!.. mon .. comment s'appelle-t-il?.. car au fait je ne sais pas son nom.

NAUDIN. Gabriel!.. ce n'est pas mal, n'est-ce pas?..

ROLAND. Oui, Gabriel!.. c'est gentil!.. mais c'est un peu doux, j'aurais préféré un nom... enfin, c'est égal, allez me chercher Gabriel.

NAUDIN. Capitaine!.. je conçois votre impatience... elle est bien naturelle, quand on a sauvé la vie à quelqu'un, on l'aime, on s'y attache, c'est tout simple et il paraît que vous lui avez sauvé la vie!.. par exemple je n'ai jamais su au juste de quelle manière... il était si jeune qu'il n'a jamais pu se rappeler toutes les circonstances.

ROLAND. C'est à la suite d'un combat contre les autrichiens, nous les avions battus selon l'usage, et dans leur retraite, ils avaient mis le feu à une maison de campagne, une espèce de château... en passant près de-là, j'entends des plaintes, des gémissemens, je mets pied à terre, j'entre, et malgré l'incendie, je pénètre dans une chambre déjà remplie de fumée... Là, j'aperçois sur le parquet, une femme jeune encore et richement vêtue, elle venait d'expirer... près d'elle un enfant poussait des cris, et allait aussi devenir la proie des flammes, c'était Gabriel.

NAUDIN. Quelle scène épouvantable...

ROLAND. N'est-ce pas?.. ça n'a pas mal l'air d'un mélodrame... je saisis l'enfant je l'emporte, je le rassure par mes caresses, car il se débattait comme un diable et je remonte à cheval avec lui...

NAUDIN. C'est un trait digne de l'histoire romaine.

ROLAND. Je ne savais trop que faire de mon gamin, et pour tout au monde je n'aurais pas voulu l'abandonner... il parlait allemand d'une manière si drôle, c'était très gentil pour de l'allemand... c'est dommage que je n'y comprenais rien, je n'ai jamais pu attraper un mot de ce baragouin.

NAUDIN. Le grec est plus facile.

ROLAND. Je ne sais ni l'un ni l'autre; heureusement, je fus commandé pour escorter des prisonniers en France... et en traversant Lauterbourg, j'aperçus votre enseigne: « Naudin instituteur! » Je me dis voilà mon affaire et vous savez le reste.

NAUDIN. C'est touchant...c'est attendrissant!.. ma parole d'honneur.

ROLAND. Maintenant, que vous vous êtes attendri, allez me chercher Gabriel.

NAUDIN, *à part.* Il n'en démordra pas...

ROLAND. Eh! bien, vous restez-là?..

NAUDIN. Capitaine, je vous en prie... veuillez m'écouter, car je vois bien qu'il faut finir par vous apprendre, et dans le fait, il me serait impossible de prolonger long-temps un mystère...

ROLAND. Qu'est-ce que ça signifie?.. pourquoi ces retards, cet embarras?.. parlez, quel est ce mystère...

NAUDIN, *à part.* Il va se fâcher c'est sûr!

ROLAND. Vous-vous taisez... vous n'osez pas le dire, c'est donc un malheur... il est malade, on peut-être même... répondrez-vous à la fin?..

NAUDIN, *tremblant.* Capitaine, rassurez-vous... n'ayez aucune inquiétude, il vit, il se porte fort bien, la santé est admirable.

ROLAND. Dieu merci!.. vous m'avez fait une peur!.. mais alors, qu'est-ce qui l'arrête, qu'est-ce qui le retient, pourquoi ne l'ai-je pas encore vu?..

NAUDIN. D'abord, nous ne croyions pas votre arrivée aussi prochaine.

ROLAND. A la bonne heure, s'il est absent c'est une raison...

NAUDIN. Sans doute, mais ce n'est pas tout!.. il y a encore autre chose... une commission délicate, dont je m'étais chargé près de vous.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

ROLAND, *riant.*

Oui, je comprends, quelque tour de jeunesse
Quelque duel?

NAUDIN.

Non pas précisément.

ROLAND.

Il a joué?

NAUDIN.

Ce n'est pas sa faiblesse;

ROLAND.

Ah! je devine! il doit beaucoup d'argent?

NAUDIN.

Non! laissez-moi m'expliquer clairement...

ROLAND.

Une fillette aussi tendre que sage
Peut-être enfin, cause son désespoir?
Oui, j'en suis sûr, c'est un enfantillage
Je ne veux rien savoir.

NAUDIN, *à part.* Ah! dam!.. s'il ne veut rien savoir.

ROLAND. Il oublira tout ça au régiment.

NAUDIN. Au régiment.

ROLAND. Est-il content de l'uniforme que je lui ai envoyé.

NAUDIN. Tout ce qui vient de vous, capitaine, ne peut que lui être fort agréable.

ROLAND. Je suis bien aise que ça lui ait fait plaisir, car il sera soldat comme moi! c'est décidé!.. il est vrai, qu'aujourd'hui, c'est un état qui ne mène pas à grand' chose... mais je n'en ai pas d'autre à lui donner, je ne suis pas riche, je lui apprendrai ce que j'ai appris, le métier des armes, et puis nous verrons après...

NAUDIN, *à part.* C'est ça... va ton train, va... fais des châteaux en Espagne.

ROLAND. Je vous avais recommandé dans le temps de me l'élever pour ça, militairement et j'espère que vous m'en avez fait un homme.

NAUDIN. Un homme!.. permettez, capitaine voilà justement la question, un instituteur ne peut développer que les dispositions naturelles, et quand elles ne s'y trouvent pas.

ROLAND. Comment!.. est-ce qu'il manquerait de courage?.. est-ce qu'il serait poltron morbleu!..il faudra que ça change, les exemples font tout, ce chapitre-là me regarde, car à présent, je me consacre à lui tout entier, je ne le quitte plus... je serai là, jour et nuit.

NAUDIN. Vous dites ça!.. Mais à votre âge, les idées varient facilement, il y a encore pour vous, des plaisirs, des amours...

ROLAND. Des amours!.. oh! Dieux!.. J'en suis revenu...

NAUDIN. Vraiment?..

ROLAND. Tout à fait... allez, mon cher, quand on a été quatre ans prisonnier dans un pays froid, ça ne laisse pas que d'influer sur les sentimens... aussi, je suis devenu comme le pays, j'ai renoncé aux bagatelles, c'est un parti pris...

NAUDIN, *à part.* Nous verrons ça... nous verrons ça...

ROLAND, *qui s'est approché de la fenêtre.* Tiens!..qu'elle est donc cette jeune personne qui se promène dans le jardin?..

NAUDIN. Une jeune personne?..

Il va regarder aussi.

ROLAND. Taille élégante, jolie tournure.

NAUDIN, *à part.* Dieu!.. c'est Gabrielle! quelle imprudence!

ROLAND. Mais, je ne me trompe pas!.. c'est la petite femme que j'ai vue en voiture, et qui m'a montré tant d'effroi...

NAUDIN. Vraiment!...

ROLAND, *saluant.* Mademoiselle, j'ai bien l'honneur... Décidément, elle est fort jolie. (*A Naudin.*) Dites-moi? Vous la connaissez? c'est une amie, une parente?

NAUDIN, *embarrassé.* Oui, oui, capitaine... une espèce de parente.

ROLAND. Tant mieux! j'aurais été fâché de ne plus la revoir. Après l'intérêt qu'elle m'a témoigné, je lui dois des remercîmens; c'est dans l'ordre... et si vous avez la bonté de la prévenir... de m'annoncer...

NAUDIN. Dam! moi, je le veux bien... (*A part.*) Ça se complique d'une manière effrayante!

ROLAND. Surtout, n'oubliez pas Gabriel; ne manquez pas de me l'envoyer dès qu'il sera de retour.

NAUDIN. Oui, capitaine, je vais tâcher... (*A part.*) Ma foi! j'y perdrais mon latin, et j'aime mieux qu'elle lui dise elle-même.

ROLAND. Vous voilà encore!.. Ah! ça! mon vieux, vous êtes toujours dans les traînards.

NAUDIN. J'y cours, capitaine, j'y cours. (*Il sort.*)

SCENE VI.

ROLAND, *seul.*

Qu'est-ce qu'il a donc ce père Naudin, avec son air effaré? je n'y comprends rien. Est-ce que mon petit Gabriel se serait permis des écarts un peu trop forts? Oh! non, c'est impossible... Il se sera amusé, voilà tout; et le papa Naudin ne veut pas qu'on s'amuse... ces vieux instituteurs ne sont jamais pour les récréations.

Air : *Dans un Castel.*

Il faut toujours excuser la jeunesse,

Oui, pour ses torts montrons-nous indulgens.
Moi, je conçois ses erreurs, son ivresse,
Et ses transports et ses désirs brûlans.
C'est un présage heureux, j'ose le croire;
Ces jeunes cœurs, mûris par l'avenir,
Feront tourner au profit de la gloire
Toute l'ardeur qu'ils donnaient au plaisir.

Il va venir; je vais donc le voir! Combien de fois j'ai désiré ce moment!.. C'est drôle... il ne vient pas... où diable peut-il être? (*S'approchant de la fenêtre.*) Dans le jardin, personne... pas même cette jeune fille qui s'y promenait tout à-l'heure; c'est dommage... ça m'aurait fait prendre patience. (*Il continue à regarder à la fenêtre*)

SCENE VII.

ROLAND, NAUDIN, GABRIELLE *en costume militaire.*

NAUDIN, *à Gabrielle.* Mais pourquoi veux-tu que je t'accompagne? ça ne sert à rien.

GABRIELLE. Je n'aurais pas osé, toute seule...

NAUDIN. Il n'y a pas de risque, avec cet uniforme; c'est une bonne idée que tu as eue là... quoique je ne comprenne pas tout-à-fait.

GABRIELLE. Présentez-moi seulement, ensuite, laissez-moi faire; j'ai mon projet.

NAUDIN. Allons, soit. (*Haut.*) Capitaine!

ROLAND, *se retournant.* Hein? qu'est-ce que c'est?

NAUDIN, *désignant Gabrielle.* Le voici!..

ROLAND. Gabriel! mon fils! eh bien! tu ne viens pas m'embrasser?

GABRIELLE, *s'élançant.* Oh! si...

Elle s'arrête tout-à-coup.

ROLAND. Est-ce que je te fais peur? Mais viens donc, viens donc!

Il l'embrasse.

NAUDIN, *à part.* Il va l'étouffer!

ROLAND. Enfin, te voilà! Je crois, Dieu me pardonne, qu'il a endossé mon uniforme!

NAUDIN. Je ne voulais pas vous le dire; mais c'est ce qui l'a retenu si long-temps.

ROLAND. Ce cher Gabriel... c'est singulier, comme on s'abuse: je me faisais l'idée qu'il était grand et robuste, et je m'étonne que cet uniforme lui aille aussi bien. Il faut que le tailleur m'ait volé.

NAUDIN. Je vous laisse ensemble. (*A part.*) A présent, qu'ils s'arrangent, je ne m'en mêle plus. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

ROLAND, GABRIELLE.

ROLAND. Il s'en va... Je n'en suis pas fâché; nous serons seuls, nous serons plus libres. Sa présence t'aurait peut-être gêné pour me répondre; et d'abord, parle-moi franchement: es-tu content de me revoir? mon retour te fait-il plaisir?

GABRIELLE. Oh! oui, monsieur.

ROLAND. Monsieur?.. Si c'est comme ça que tu commences..

GABRIELLE. Eh bien! oui... capitaine.

ROLAND. Capitaine! c'est déjà mieux; mais ce n'est pas assez: je suis ton ami, entends-tu? ton meilleur ami!..

GABRIELLE, *hésitant.* Oui... mon ami...

ROLAND. A la bonne heure! Touche là, mon garçon. Maintenant, viens t'asseoir à côté de moi, ou plutôt là, sur mes genoux, nous causerons d'affaires.

GABRIELLE. Permettez, ça vous fatigueait.

ROLAND. Du tout, approche, dépêche-toi.

GABRIELLE, *à part.* Il faut bien lui obéir.

Elle va s'asseoir timidement sur les genoux de Roland.

ROLAND. Ah! ça voyons, qu'est-ce que tu as? tu ne sembles pas à ton aise avec moi; est-ce que je t'intimide? est-ce que tu ne m'aimes pas?

GABRIELLE. Moi! pouvez-vous douter de ma reconnaissance, de mon amitié... je crains seulement de ne pas mériter la vôtre, ou du moins de ne pas la conserver long-temps!..

Air *d'A'ristippe.*

Votre amitié, qui me semble si chère,
Moi, je n'ai pas le droit de l'exiger..
Sans le vouloir... ne puis-je vous déplaire;
Un jour enfin, votre cœur peut changer.

ROLAND.

Non, non! mon cœur ne peut jamais changer;
Va, ne crains rien... ma tendresse est extrême!
Quoi qu'entre nous, amène le hasard...
Je t'aimerai toujours de même.

GABRIELLE.

Ça n'est pas sûr... et nous verrons plus tard...

ROLAND. Je te répète que rien ne saurait me faire changer à ton égard.

GABRIELLE. Peut-être, on ne sait pas... et si par hasard, vous venez à vous marier...

ROLAND. Me marier, moi!.. sans toi, c'est possible... je me serais marié!.. mais, pourquoi?.. pour avoir un garçon!.. j'ai toujours eu envie d'avoir un garçon.

GABRIELLE. Vous n'auriez pas autant aimé une fille?

ROLAND. Le ciel m'en préserve... une demoiselle ça ne m'irait pas; c'est tranquille, sédentaire; difficile à établir... sans compter d'autres inconvéniens... tandis qu'un garçon, c'est un ami, un compagnon... Eh! bien, te voilà, tu seras mon premier et mon dernier... c'est fini, plus de femme, plus d'amour, plus de mariage... je t'en donne ma parole.

GABRIELLE, *vivement.* Oh! ne jurez pas!

ROLAND. Pourquoi donc?.. je puis bien te faire ce sacrifice-là, tu es si gentil, trop gentil même... et maintenant que je t'examine, c'est singulier, comme tu ressembles à une personne...

GABRIELLE, *se levant.* Qui donc cela ?..

ROLAND, *se levant aussi.* Une femme... une jeune fille, que j'ai vue tout-à-l'heure encore dans le jardin...

GABRIELLE. C'est possible... un air de famille.

ROLAND. Que veux-tu dire ?

GABRIELLE. C'est ma cousine.

ROLAND. Ta cousine ?.. et ce père Naudin qui ne m'en a rien dit...

GABRIELLE. Je m'étais chargé de vous l'apprendre.

ROLAND. Ainsi, tu n'es plus seul, tu as retrouvé ta famille...

GABRIELLE. Pas autrement... d'après les inform..ions que M Naudin a prises, ma cousine est la seule parente qui me reste... Orpheline, comme moi, sa mère avant de mourir, l'avait placée à Strasbourg, dans un pensionnat où elle est encore, et d'ou elle vient quelquefois nous voir.

ROLAND. C'est en effet sur la route de Strasbourg que je l'ai rencontrée...

GABRIELLE. Ce matin ?.. elle me l'a dit...

ROLAND. A toi ?..

GABRIELLE. Elle vous a bien reconnu tout à-l'heure à cette croisée ; et même elle désire savoir si votre accident n'a pas eu de suites...

ROLAND. Comment ! elle a eu la bonté de s'informer... c'est qu'elle est charmante, ta cousine...

GABRIELLE. Je le sais bien.

ROLAND. Ah ! tu t'en es aperçu ?..

GABRIELLE. J'ai de bons yeux...

ROLAND. Dites-moi donc, M. le soldat, est-ce que par hasard il y aurait de l'amour sous jeu ? serait-ce là le mystère dont me parlait M. Naudin ?..

GABRIELLE. Oh ! non, ma cousine est si sage, si bien élevée... il s'est présenté pour elle de très beaux partis... elle les a tous refusés...

ROLAND. Des provinciaux... sans tenue, sans esprit...

GABRIELLE. Il est très difficile de lui plaire.

ROLAND. En vérité ?..

GABRIELLE. Moi, qui vous parle, j'ai essayé... et je n'ai rien obtenu...

ROLAND. Belle p[illegible]ma foi ! un conscrit...

GABRIELLE. Eh bien ! vous qui êtes plus habile, plus exercé, vous ne réussiriez pas davantage...

ROLAND. Tu crois ça... morbleu, si je voulais...

GABRIELLE. Je ne vous le conseille pas.

ROLAND. Et tu as raison, parce que je me connais, .. avec les femmes, je m'abandonne, je me laisse aller, c'est plus fort que moi ! surtout celle-là... depuis ce matin, j'y pense, elle m'occupe... c'est dangereux... et je saurai tenir mes résolutions ; mais pour ça, il n'y a qu'un moyen... nous allons partir tout de suite.

GABRIELLE. Partir à présent ? y pensez-vous ?

ROLAND. Pourquoi pas ? nous n'avons rien à faire ici !.. il faut nous rendre à Paris... c'est là que tu peux achever tes études... et le plutôt sera le mieux... je vais commander une voiture, et dans une heure nous serons en route.

GABRIELLE, *à part.* Ah ! mon dieu !.. ce n'est pas là mon compte... (*Haut.*) Capitaine !

ROLAND, *s'en allant.* Laisse-moi... c'est décidé.

GABRIELLE. Mon ami !..

ROLAND, *revenant.* Eh bien ! voyons... qu'est-ce que tu veux ?

GABRIELLE. Il m'est impossible de partir...

ROLAND. Et pour quelle raison ?..

GABRIELLE, *à part.* Je ne sais que lui dire !..

ROLAND. Tu as sans doute des motifs.., explique-toi.

GABRIELLE. C'est que... c'est que je suis amoureux.

ROLAND. Amoureux ?.. de ta cousine ?

GABRIELLE. Non, non, d'une autre...

ROLAND. Encore d'une autre... il n'y a pas de mal... ça se dissipera en chemin...

GABRIELLE. Non ; vous vous trompez... je l'aime comme un fou, comme un désespéré.

ROLAND. Du feu, de l'enthousiasme !.. c'est bien ça, mon garçon, et je vois qu'il n'y a pas de temps à perdre... nous partirons dans dix minutes.

GABRIELLE, *à part.* Mon dieu ! comment le retenir ?.. (*Haut.*) Capitaine, puisqu'il faut tout vous dire, puisqu'il faut vous faire l'aveu d'une faute que j'espérais vous cacher... apprenez qu'il ne m'est plus permis d'abandonner celle que j'aime.

ROLAND. Allons donc, tu plaisantes...

GABRIELLE. Élevés ici, ensemble... jeunes et sans expérience... que vous dirai-je ?.. mon départ la livrerait à la honte et au déshonneur.

ROLAND. Il serait possible ?.. ah ! ça, mais c'est un luron que ce petit sournois-là ! et dis-moi... quelle femme est-ce ?.. une paysanne, une grosse Alsacienne.., peut-être la fille du jardinier...

GABRIELLE. Non, non, mieux que ça.

ROLAND. Mais qui donc enfin ?

GABRIELLE. Qui ?.. la nièce de M. Naudin.

ROLAND. De ton instituteur? petit malheureux!.. c'est là le mystère, le secret qu'il n'osait pas m'avouer... mais aussi, pourquoi diable ce père Naudin a-t-il une nièce?.. il est stupide, cet homme-là!

GABRIELLE. J'espère qu'à présent vous n'exigerez plus...

ROLAND. C'est bien! nous verrons... et s'il n'y a pas moyen de faire autrement... enfin, j'en parlerai à M. Naudin.

GABRIELLE. Oh! que je suis content!

ROLAND. Oui, il y a de quoi, tu peux t'en flatter.

Air *du Carnaval.*

Maudis plutôt, maudis le sort contraire,
Qui vient ainsi renverser mes projets.
Oui, j'en conviens, ce coup me désespère,
Moi qui, pour lui, rêvais tant de succès!
J'en aurais fait un militaire aimable;
C'est un mari, qu'ici l'on m'en fera:
Je voulais bien t'enrôler, mais du diable
Si je pensais à ce régiment-là!..

SCENE IX.

LES MÊMES, NANCY.

NANCY, *accourant.* M. le capitaine, si vous voulez vous reposer, votre chambre est prête.

GABRIELLE. Oh! ma petite Nancy, que tu arrives à propos... tu ne sais pas... je lui ai tout dit, je lui ai confié notre amour, et bientôt il n'y aura plus d'obstacles à notre bonheur. (*Bas.*) Fais semblant de comprendre.

ROLAND. Il paraît que c'est la petite nièce...

NANCY. Comment, tu as confié à monsieur?

GABRIELLE. Que nous étions unis pour la vie... nous ne nous quitterons plus...tu seras ma femme, je serai ton mari... Allons-nous être heureux...

NANCY. Oui, nous serons bien heureux ensemble.

ROLAND. Ce petit garçon-la est perdu!

GABRIELLLE. Je pourrai dire tout haut, que je t'aime, que je t'adore; je pourrai t'embrasser devant tout le monde. Et tiens, pour commencer...

Elle embrasse Nancy.

SCENE X.

LES MÊMES FREYTAG.

FREYTAG, *entrant.* Dieu! qu'est-ce que je vois?

NANCY, *à part.* Freytag! il va être furieux...c'est amusant...

ROLAND. D'où sort-il donc celui-là?

FREYTAG, *à Nancy.* Vous ne m'attendiez pas sitôt, à ce qu'il paraît, et je vois maintenant, mademoiselle, pourquoi vous m'avez renvoyé ce matin.

ROLAND, *à part.* Il a une figure de rival.

FREYTAG. Mais ça ne se passera pas comme ça, je vous en avertis.

ROLAND, *bas à Gabrielle.* Allons, défends-la, ne la laisse pas insulter.

FREYTAG. Vous avez cru pouvoir me trahir impunément... c'est ce que nous verrons.

ROLAND. Jeune homme, vous avez tort.

FREYTAG. Monsieur, je vous demande mille pardons... mais il me semble que vous êtes étranger à l'affaire.

GABRIELLE, *bas à Roland.* Ne vous en mêlez pas, ça me regarde.

NANCY. M. Freytag, je suis libre de mes actions, et je vous prie de me laisser tranquille.

FREYTAG. Non, mademoiselle, vous n'avez pas le droit de vous laisser embrasser par un militaire... par un soldat...

ROLAND, *bas à Gabrielle.* Réponds-lui ferme : Un soldat vaut mieux qu'un pékin comme vous.

GABRIELLE, *à Freytag.* Un soldat vaut mieux qu'un pékin comme vous.

ROLAND, *bas.* Très bien!

FREYTAG, *s'avançant.* Pékin! je ne sais ce qui me retient.

NANCY. Arrêtez, M. Freytag, ou je ne vous revois de ma vie.

FREYTAG. Ça m'est égal; mais je ne me laisserai pas supplanter par un fantassin de cette espèce-là.

ROLAND, *bas à Gabrielle.* Donne-lui un soufflet... donne-lui un soufflet...

GABRIELLE, *bas.* Vous croyez?

ROLAND. Va donc! ou je vais moi-même.

FREYTAG. Un pareil blanc-bec...

GABRIELLE. Blanc-bec!.. Tiens?

Elle lui donne un soufflet.

ROLAND. A la bonne heure, voilà que ça marche.

FREYTAG. Un soufflet... vous me le paierez cher.

GABRIELLE, *à part.* J'en ai mal à la main.

ROLAND. N'allons pas plus loin, les choses se sont bien passées; je vais arranger l'affaire. (*A Freytag.*) Quelles sont vos armes?

FREYTAG. L'épée, le sabre, le pistolet... n'importe... pourvu que je me batte...

ROLAND. Va pour l'épée. Votre heure?

FREYTAG. Toute la journée.

ROLAND. Ce soir, à sept heures, derrière le mur du jardin.

FREYTAG. J'y serai, et le premier encore.

NANCY, *à part.* Est-il mauvaise tête?

ENSEMBLE.

FREYTAG *et* GABRIELLE.

Air : *Plus d'ami, de maîtresse.*

Moi souffrir une offense !
Je saurai me venger...
Et punir l'insolence
De ce jeune étranger !

ROLAND.

Toi, souffrir une offense !
Tu sauras te venger,
Et punir l'insolence
De ce jeune étranger !

NANCY, *à part.*

Oui, malgré cette offense !
Ça pourra s'arranger.
Et pour eux, je le pense
Il n'est pas de danger.

SCENE XI.

LES MÊMES, NAUDIN.

NAUDIN, *entrant.*

Quel tapage en ces lieux...

ROLAND.

Ce n'est rien ! un duel.

NAUDIN.

Grand Dieu ! que dites-vous? pas chez moi, je le pense !
Mais, qui donc se battra ?

ROLAND.

Mon petit Gabriel...

NAUDIN.

Gabriel !.. je croyais que vous saviez...

GABRIELLE, *bas à Naudin.*

Silence !

NAUDIN.

Il devait vous apprendre...

GABRIELLE, *bas.*

Ah ! gardons-nous-en bien,
Le capitaine encor ne se doute de rien !

ENSEMBLE.

NAUDIN *et* NANCY.

Oui, gardons le silence ! etc.

FREYTAG *et* GABRIELLE.

Moi, souffrir une offense, etc.

ROLAND.

Toi souffrir une offense, etc.

Freytag sort par le fond. Gabrielle et Nancy par la gauche.

SCENE XII.

ROLAND, NAUDIN.

NAUDIN. Comment, capitaine, ce petit Gabriel.

ROLAND. Oui, monsieur, il va se battre : voilà la suite de votre imprévoyance, de votre aveuglement.

NAUDIN. Mon aveuglement... il me semble que je ne suis pour rien.

ROLAND. Je sais tout, monsieur, il est inutile de feindre davantage.

NAUDIN. Vraiment? Eh bien! j'en suis enchanté, parole d'honneur.

ROLAND. Rougissez plutôt, car vous êtes impardonnable. . laisser ensemble deux jeunes gens, deux enfans sans raison, sans expérience, et ne rien voir, ne rien comprendre, ne rien empêcher, où aviez-vous la tête?

NAUDIN. Diable m'emporte, capitaine, si je comprends un mot.

ROLAND. Parbleu! ça ne m'étonne pas, vous êtes si peu clairvoyant... vous saviez que ces jeunes gens avaient de l'inclination l'un pour l'autre; mais vous ignorez sans doute jusqu'où cet amour les a entraînés; ils ne vous ont pas mis dans la confidence... Moi, c'est différent, je vous dois la vérité, et la voici : Gabriel a séduit votre nièce...

NAUDIN. Gabrielle a séduit ma nièce?

ROLAND. Le malheureux, il ne s'en doutait pas.

NAUDIN, *à part.* Il me dit ça avec une assurance.

ROLAND. Voilà ce qu'ils m'ont avoué l'un et l'autre.

NAUDIN. L'un et l'autre ?

ROLANE Et c'est pour votre nièce que Gabriel va se battre tout-à-l'heure.

NAUDIN. C'est pour elle qu'il va se battre?

ROLAND. Sans se faire tirer l'oreille, je vous en réponds... Le gaillard ne boude pas.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Il me paraît très avancé,
Je l'ai cru d'abord moins précoce,
Mais une fois qu'il est lancé,
Il faut voir comme il est féroce !
Taquin, disputeur, insolent,
Quelle audace et quel caractère !
Sous ce rapport, je n'ai vraiment,
Que des complimens à vous faire !

NAUDIN, *à part.* Je m'y perds; je ne sais plus que penser. Est-ce que par hasard ce serait un garçon.

ROLAND. Vous sentez d'ailleurs, M. Naudin, que je suis fort mécontent; la conduite de Gabriel dérange toutes mes combinaisons. Je vois déjà sa carrière manquée, son avenir perdu; cependant le devoir avant tout; je ne connais que ça. Ainsi, décidez vous-même de son sort : tenez-vous absolument à ce qu'il épouse votre nièce?

NAUDIN. Si je tiens absolument? nous verrons ça, nous verrons ça.

ROLAND. Exigez-vous le mariage?

NAUDIN. Mon cher capitaine, il y a erreur dans tout cela, plus j'y réfléchis, et plus je vois qu'il est impossible... car enfin, je suis certain...

ROLAND. Il ne s'agit pas de ça... exigez-vous...oui ou non...

NAUDIN. Eh bien, non! je n'exige rien! vous ferez ce qu'il vous plaira.

ROLAND. Vraiment? songez-y bien... l'honneur de votre nièce.

NAUDIN. Il en arrivera ce qui pourra...

ROLAND. Ça suffit! (*A part.*) Cet homme-là n'a ni cœur, ni intelligence.

NAUDIN, *à part.* Je marche dans les ténèbres...

ROLAND. D'après cet arrangement, je vous préviens, que nous partons ce soir après le combat, si toutefois il est favorable à Gabriel, comme je l'espère... Je ne vous demande pas s'il est fort à l'épée, c'est la première chose que vous avez dû lui apprendre; au surplus, je veux m'en assurer moi-même, j'ai une feinte à lui montrer, ça ne peut pas nuire, et dans tous les cas, je serai quitte pour me battre à sa place.

NAUDIN. A sa place... (*A part.*) un instant... ceci devient plus sérieux.

ROLAND. Par exemple, je vous recommande la discrétion avec sa cousine.

NAUDIN. Sa cousine?

ROLAND. Ne lui parlez pas de ce duel, elle pourrait s'y opposer... Quant à notre départ, je l'en instruirai moi-même, car à présent je ne puis guère me dispenser de la voir... elle doit me trouver fort malhonnête.

Il s'approche de la fenêtre.

NAUDIN, *à part.* Une cousine!.. qui diable ça peut-il-être?

ROLAND. Justement je l'aperçois dans le jardin... elle est seule, et je veux lui présenter mes hommages... A propos, si vous voyez Gabriel envoyez le dans ma chambre, que je lui donne une leçon d'escrime.

NAUDIN. Je n'y manquerai pas.

Roland sort par le fond.

SCENE XIII.

NAUDIN, *seul.*

Ça ne peut pas durer comme ça... les événemens se pressent, se multiplient, c'est au point que je ne sais plus moi-même à quoi m'en tenir... et pourtant je suis bien certain, que Gabrielle n'est pas un garçon... c'est une femme!.. feue madame Naudin, mon épouse me l'a affirmé, il est vrai, qu'il y a long-temps, il y a dix ans; mais c'est égal, quand on a été femme pendant dix ans; je ne vois pas de raison.... ainsi, je ne dois plus balancer... l'erreur du capitaine pourrait avoir des suites funestes, il est capable de se battre, d'ensanglanter mon domicile... il faut l'éclairer... lui dire la chose positivement, et sans restriction... (*Fausse sortie.*) Je crois cependant qu'il vaut mieux lui écrire, parce que dans une lettre, personne ne vous coupe la parole; on peut achever ses phrases... c'est ça, écrivons!

Il se place à la table et écrit.

Air *de la Partie carrée.*

Et puis il peut se fâcher, et pour cause,
En apprenant ce terrible secret...
Mieux vaut encor, s'il prend trop mal la chose,
Que son courroux tombe sur le billet...
Dans la colère, on peut tout se permettre,
Par le collet si sa main me saisit...
C'est fait de moi... qu'il déchire ma lettre,
Plutôt que mon habit.

Voyons!.. (*il lit ce qu'il vient d'écrire.*) « Monsieur le capitaine... (*S'interrompant.*) monsieur, c'est trop sec... (*Ecrivant.*) « Monsieur et cher capitaine... l'homme » propose et Dieu dispose... à tous événemens le sage est préparé... (*S'interrompant.*) Ce début me paraît très heureux; continuons... (*Il se remet à écrire et parle en écrivant.*) « Lorsqu'au milieu des combats, et dans l'horreur d'une nuit profonde, vous sauvâtes une créature, jeune » et intéressante, vous ne vous doutiez pas » de ce qu'elle était, ni de ce qu'elle serait » un jour... ses vêtemens masculins vous » ont abusé, vous vous êtes dit : c'est un » garçon et tout le monde y aurait été trompé comme vous. « *Errare humanum est.* » » ce qui signifie que ce petit garçon était » une petite fille; j'en suis désolé, d'autant » plus que depuis dix ans ça n'a fait que » croître et embellir, et pour prévenir dorénavant toute erreur, et tout quiproquo... c'est elle-même qui vous remettra » cette lettre. J'ai l'honneur d'être, Chrisostôme Naudin... » Excellente précaution... de cette manière il ne pourra plus s'y tromper; allons trouver Gabrielle et chargeons-la de mon message. (*Il a plié et cacheté la lettre, il se lève, va pour sortir, et s'arrête à la fenêtre en passant.*) Dieu me pardonne, la voilà qui cause avec le capitaine... elle a repris les habits de son sexe, allons tout est dit... le mystère est connu, elle lui aura tout déclaré, et ma lettre devient inutile... ça m'arrange encore mieux; cependant elle a tort d'agir de son côté et à mon insu, parce que ça me met dans une position équivoque et hazardeuse... Dieu!.. le capitaine.

SCENE XVI.

NAUDIN, ROLAND, *portant des fleurets qu'il pose sur une chaise en entrant.*

ROLAND. Eh ! bien, vous êtes encore là, M. Naudin ?.. et Gabriel, où est-il?

NAUDIN. Gabriel ?

ROLAND. Sans doute !.. je vous avais prié de me l'envoyer.

NAUDIN. C'est vrai !.. mais il me semblait que tout-à-l'heure dans le jardin...

ROLAND. Je ne l'ai pas vu, et pourtant j'ai causé assez long-temps avec sa cousine.

NAUDIN, *à part.* Il paraît que les choses en sont toujours au même point.

ROLAND. C'est vraiment une femme charmante. Il est temps que je m'éloigne, que je batte en retraite... si je la voyais souvent... elle a une âme, une sensibilité...

NAUDIN, *à part.* Je commence à comprendre... je commence... je commence...

ROLAND. Mais il se fait tard... allez me le chercher, papa Naudin ; dites-lui que je l'attends.

NAUDIN. Gabriel! oui, capitaine. (*A part.*) Courons lui donner ma lettre, afin qu'elle la lui remette elle-même et sur-le-champ...

ROLAND.

Air *de la walse du mari par intérim.*

Maître Naudin, partez, l'heure s'avance,
Et du combat voici bientôt l'instant.

NAUDIN.

Jamais du ciel la juste prévoyance
Ne permettra ce duel révoltant.
(*A part.*)
Sans nul retard, courons vers Gabrielle,
Elle est encor dans le jardin, je croi ;
Oui, pour cela, fions-nous à son zèle,
C'est bien plus sûr et pour elle et pour moi.

ROLAND, *à Naudin.* Eh bien ! y sommes-nous ?..

ENSEMBLE.

ROLAND.

Maître Naudin, partez, l'heure s'avance,
Et du combat voici bientôt l'instant :
Votre lenteur lasse ma patience ;
En vérité, ça devient révoltant.

NAUDIN.

Comptez sur moi : je pars ; l'heure s'avance ;
Mais du combat, en vain, voici l'instant,
Jamais du ciel la juste prévoyance
Ne permettra ce duel révoltant.

Il sort par le fond.

SCENE XV.

ROLAND, GABRIELLE, *en costume militaire.*

Elle arrive par la gauche au moment où Naudin sort par le fond.

GABRIELLE. Ah! c'est vous, capitaine, je vous cherchais.

ROLAND. Et moi, je te demandais à tout le monde... je viens d'envoyer M. Naudin à la découverte ; il sort à l'instaat.

GABRIELLE. Il ne me trouvera pas.

ROLAND. J'ai du nouveau à t'apprendre : M. Naudin est raisonnable, il n'exige pas que tu épouses... c'est fort heureux... et sitôt le combat terminé, nous décampons simultanément.

GABRIELLE. Vous êtes donc bien pressé de partir ?

ROLAND. Très pressé... d'abord pour toi... tu es trop près de mademoiselle Nancy ; il faut entre vous une distance honnête... et de mon côté, je ne suis pas tranquille, non plus... ta cousine est trop aimable.

GABRIELLE. Vous trouvez?

ROLAND. Nous venons de causer ensemble, et en la voyant de plus près, sa ressemblance avec toi m'a frappé encore davantage.

GABRIELLE. N'est-ce pas? c'est surprenant... et que vous a-t-elle dit ?

ROLAND. Mille choses qu'il me serait facile d'interprêter à mon avantage, et si on avait de l'amour-propre, on pourrait supposer... Mais non !.. n'y pensons plus, ma résolution est invariable...

GABRIELLE, *à part* Dieu !.. est-il entêté.

ROLAND C'est de toi seul que je veux m'occuper, il s'agit pour le quart-d'heure de te comporter en brave, de faire tes preuves. (*Il va prendre les fleurets.*) Et ton duel est une superbe occasion... cependant le courage ne suffit pas... du courage sans adresse, c'est un métier de dupe, et ton éducation a été si négligée, je veux voir par moi-même, comment tu sais te défendre...

Il lui présente les fleurets.

GABRIELLE, *à part en prenant un.* Mon Dieu, comment me tirer de-là...

ROLAND. Allons, en garde...

GABRIELLE, *à part.* Faisons comme j'ai vu faire quelquefois !..

Elle se met en garde gauchement.

ROLAND, *lui portant une botte.* Couvre-toi... couvre-toi...

GABRIELLE, *laissant tomber son fleuret.* Ah !.. vous m'avez fait mal.

ROLAND. Qu'as-tu donc ?.. tu es blessé ?

GABRIELLE. Un peu, à la main.

ROLAND, *jettant son fleuret.* Morbleu!.. c'est ce fleuret qui s'est cassé en route, et je ne m'en étais pas aperçu, il faut étancher le sang. (*Il lui prend la main et la porte à sa bouche.*) Ce n'est rien... une simple égratignure, et en enveloppant ça d'un mouchoir. (*Il tire son mouchoir et lui enveloppe la main.*) J'ai cru un instant que tu étais mort, tu as chancellé, décidément, tu n'es pas de force, tu te ferais enferrer du premier coup... Mais sois tranquille, je te remplacerai...

GABRIELLE. Et moi, je ne le souffrirai pas...

ROLAND. C'est bien... j'arrangerai ça... l'honneur sera intact.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, NANCY, *accourant une lettre à la main.*

NANCY, *à part.* Ah!.. mon Dieu!.. elle n'est pas seule... (*Elle s'approche.*) Qu'avez-vous donc, Gabrielle, comme vous êtes pâle ?..

ROLAND. C'est vrai!.. on dirait qu'il va se trouver mal, je lui croyais plus d'énergie... ce père Naudin l'a élevé comme une demoiselle.

NANCY. Tu es blessé à la main.

GABRIELLE. Ce ne sera rien.

ROLAND. Allons, mon garçon, rentre dans ta chambre, va te faire soigner et ne sors pas que je ne t'avertisse...

GABRIELLE. Non, capitaine non, je ne vous quitte pas...

ROLAND.

Air *Du verre*

Allons, fais ce que je t'ai dit,
Montre au moins de l'obéissance,
Tel est le devoir du conscrit
C'est toujours par là qu'il commence!

GABRIELLE.

Je pars! (*à part.*) mais pour me remplacer
Je vais envoyer ma cousine,
On ne peut du moins la forcer
D'obéir à la discipline.

Elle va pour sortir.

NANCY, *bas, l'arrêtant.* Tu t'en vas!.. écoute donc, voici un billet que mon oncle te prie de remettre au capitaine.

GABRIELLE, *bas.* Je n'ai pas le temps, remets le toi-même...

NANCY, *bas.* Il m'a cependant bien recommandé.

GABRIELLE, *bas.* Toi ou moi... qu'importe!..

Elle sort à gauche.

SCENE XVII.

ROLAND, NANCY.

NANCY, *à part.* Au fait!.. c'est la même chose, pourvu qu'il la reçoive...(*Haut*) M. le capitaine.

ROLAND. Hein?.. que désirez-vous, mon enfant... (*à part.*) Je la vois venir, elle va me prier de retarder mon départ...mais je serai inflexible... (*Haut.*) Parlez, je vous écoute...

NANCY. M. le capitaine, c'est une lettre pour vous...

Elle la lui donne.

ROLAND. Une lettre... (*Il la prend.*) C'est singulier!.. (*à part.*) Serait-ce de la cousine ?..

Il l'ouvre et lit tout bas.

NANCY, *à part.* Est-il drôle, mon oncle, de lui écrire... quand il peut lui parler si facilement.

ROLAND, *étonné.* Qu'ai-je lu ?..

NANCY, *étonné.* Qu'est-ce qui lui prend donc ?..

ROLAND, *à part.* Il serait possible ?.. (*Haut en lisant.*) « Ce petit garçon était » une fille, et c'est elle-même qui vous » remettra cette lettre.

Il regarde Nancy.

NANCY, *à part.* Comme il me regarde.

ROLAND. Je n'en reviens pas...comment! c'est vous, mademoiselle, c'est vous qui êtes; Mais parlez donc, car j'ai besoin que vous me le disiez vous-même.

NANCY, *troublée.* Oui... oui, capitaine, c'est moi!.. (*à part.*) Je ne sais que lui répondre...les autres ne me préviennent de rien.

ROLAND. Plus de doute... c'est indigne... il y a ici un complot, une intrigue tellement nouée... et cet exécrable Naudin, comme il m'a trompé... le malheureux! je comprends maintenant ses détours, ses stratagèmes. (*A Nancy.*) Après la faute que vous avez commise...

NANCY. La faute que j'ai commise...

ROLAND. Il a bien fait de se taire, car dans le premier moment je l'aurais tué; mais vous n'en êtes pas moins coupable, mademoiselle... quel est ce petit jeune homme ? d'où vient-il ? où l'avez-vous connu ?

NANCY. Ce petit jeune homme... mais dam, capitaine... (*A part.*) C'est fini, je n'y suis plus.

Air *du Jaloux malade.*

ROLAND.

Voyons, un peu de confiance.

NANCY, *à part.*

Que lui dire? ah! dieu, quel ennui!

ROLAND.

A quoi bon jouer l'ignarance?

NANCY, *à part.*

Ça m'est bien facile aujourd'hui.

ROLAND.

Oui, malgré votre air de mystère,
Vous en savez, je crois, beaucoup.

NANCY.

Ah! ce qui m'afflige au contraire,
C'est que je ne sais rien du tout.

ROLAND. Au fait, qu'importe à présent, le mal est fait... vous l'épouserez, je vous laisserai avec lui, et j'irai ailleurs... ce n'est pas là ce que j'espérais; mais vous êtes une fille, ça devait finir comme ça. Ayez donc des demoiselles.

NANCY, *à part.* S'il va me dire des choses désagréables, j'aime autant m'en aller.

ROLAND. Eh bien! où allez-vous? je vous ai fait de la peine... voyons, revenez; ne vous chagrinez pas... au fond, ce n'est pas vous que j'accuse... pourquoi êtes-vous femme? pourquoi êtes-vous jolie?

NANCY, *à part.* A la bonne heure, au moins...

ROLAND. Je m'y habituerai peut-être... et puis, fille ou garçon, mes devoirs sont les mêmes; et malgré moi, il me reste là, pour vous, une amitié, une affection... enfin, suffit; faisons la paix et n'en parlons plus.

Il l'embrasse.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, FREYTAG, *puis* NAUDIN.

FREYTAG, *entrant par le fond.* Dieu!.. à l'autre à présent.

NANCY, *à part.* Freytag! il a du malheur.

FREYTAG. Comment, mademoiselle, je vous surprends en récidive... le matin, c'est le petit, et le soir c'est le grand...

ROLAND. Savez-vous, mon cher, que vous m'ennuyez furieusement?..

FREYTAG. Et vous, mon cher, croyez-vous que m'amusiez davantage?.. je viens chercher un rival. et au lieu d'un, j'en trouve deux... car avec mademoiselle, on n'est jamais sûr de compter juste.

NANCY. Vous êtes un insolent.

ROLAND. Songez, mon petit monsieur, que je vous défends de lui parler à l'avenir.

FREYTAG. Vous me le défendez?

ROLAND. Ou vous aurez affaire à moi.

FREYTAG. Il est fort, celui-là.

NAUDIN, *entrant.* Qu'y a-t-il encore?.. est-ce que tout n'est pas fini?

FREYTAG. Il y a M. Naudin, que vous êtes répréhensible de recevoir chez vous des militaires... Devinez ce que j'ai vu en entrant ici?

NAUDIN. Qu'est-ce que tu as vu?

FREYTAG. Celui-là qui embrassait votre nièce.

ROLAND. Imbécile, elle n'est pas plus sa nièce que vous et moi.

FREYTAG. Elle n'est pas sa nièce?

NANCY, *à part.* Que veut-il dire?..

NAUDIN. Permettez, capitaine... j'estime beaucoup vos lumières, vous m'inspirez la plus grande confiance; mais cependant je suis son oncle.

ROLAND. Vous êtes son oncle...

NAUDIN. Je n'ai jamais cessé de l'être.

ROLAND. Alors, un instant... expliquons-nous.

FREYTAG Non, monsieur, point d'explications, c'est inutile. il est près de sept heures, je vais au lieu du rendez-vous... je vous y attends, vous et votre camarade, et même les autres, s'il y en a... c'est là que nous nous expliquerons.

ROLAND. En voilà un que j'ai bien envie de jetter par la fenêtre.

FREYTAG. Au plaisir de vous revoir.

Il sort vivement par le fond.

SCENE XIX.

ROLAND, NANCY, NAUDIN,

ROLAND, *à Naudin.* A nous deux, maintenant; j'espère que vous allez m'apprendre...

NAUDIN. Mais, au contraire, capitaine: c'est à vous de me dire...

ROLAND, *lui montrant la lettre.* Ah! quelle patience! Ne m'avez-vous pas écrit que mademoiselle était l'enfant que j'ai sauvé?

NAUDIN. Moi! jamais je n'a pu écrire une pareille fausseté.

ROLAND. Morbleu! vous me feriez damner... et si vous savez lire, ce qui n'est pas bien sûr, jetez les yeux là-dessus... voyez cette phrase absurde... (*Il lit.*) « Ce petit garçon est une fille... et c'est elle-même qui vous remettra cette lettre. »

NANCY. Ah! j'y suis maintenant; c'est moi qui l'ai remise à monsieur.

NAUDIN. Toi! petite sotte; elle fait tout de travers.

ROLAND. Que signifie?..

NAUDIN. Pardon! capitaine, mille pardons!.. (*A part.*) Moi, qui croyais tout arranger.

Air : *De Turenne.*

Je l'avouerai, je suis inexcusable :
Oui, je vous ai plongé sans réfléchir
Dans un cahos obscur, indéchiffrable ;
Mais, en deux mots, je vais tout éclaircir.

ROLAND.

Ah ! pour le coup nous allons en sortir !

NAUDIN.

Quand Dieu, jadis, fit le ciel et la terre,
De l'Océan le flux et le reflux,
Il n'employa que deux mots : *Fiat lux*,
Et l'on vit briller la lumière !

ROLAND. Je n'y tiens plus ! encore une fois, M. Naudin...

NAUDIN. Oui, capitaine, rien n'est plus facile. Ce n'est pas elle qui devait vous donner la lettre.

ROLAND. Mais qui donc ?..

NAUDIN. C'est une autre...

Gabrielle paraît.

ROLAND, *le prenant au collet.* Malheureux !.. parleras-tu !.. qui l'autre ?..

SCÈNE XX.

LES MÊMES, GABRIELLE, *en femme.*

GABRIELLE. Moi, monsieur...

ROLAND. La cousine !

NAUDIN. Il était temps... j'étais étranglé !..

ROLAND. Quoi ! mademoiselle, j'aurais été assez heureux ? Ah ! de grâce, ne me trompez plus...

GABRIELLE. Non, monsieur, et vous me pardonnerez un mensonge que vous avez provoqué vous-même. Vous paraissiez tellement désirer un fils, un ami, que je n'ai pas osé me présenter. Mon cousin a pris ma place.

NAUDIN, *à part.* Encore son cousin !

GABRIELLE. Mais cette erreur pouvait exposer vos jours, vous devenir fatale, et j'ai dû la faire cesser, quoiqu'il m'en coûtât; car je ne suis qu'une demoiselle... Et une demoiselle, c'est tranquille... sédentaire, difficile à établir, sans compter d'autres inconvéniens.

ROLAND. Comment ?.. qui a pu vous dire ?..

GABRIELLE. Mon cousin, qui n'a rien de caché pour moi.

ROLAND. Il ne m'a pas compris. Jamais je n'ai eu de pareilles idées. Moi... que je désire un fils... un garçon... qui deviendrait joueur, libertin, mauvais sujet... Vous ne le croyez pas ? Et d'ailleurs, en vous voyant, puis-je regretter quelque chose ?

GABRIELLE. Vous ne regrettez pas mon cousin ?

ROLAND. Je le devrais cependant ; car il avait de l'amitié pour moi.

GABRIELLE. Je partage tous ses sentimens... lui et moi... c'est presque la même chose...

ROLAND. Je le voudrais; car, de mon côté, je pouvais lui témoigner toute mon affection.

Air *nouveau de M.* Doche.

Je lui disais : sur toi, sans cesse,
Je veux veiller avec amour;
Non, plus d'ami, plus de maîtresse,
Ma vie est à toi sans retour !
Comme au cousin, je n'ose vous le dire.

GABRIELLE.

Mais, entre nous, tout est commun;
Ce qu'il permet, moi je dois y souscrire.

ROLAND.

Ainsi qu'à lui... quoi !.. je puis vous le dire ?..

GABRIELLE.

Puisque nous ne faisons qu'un.

ROLAND.

Même air.

Avec lui, nous étions sans gêne;
Quand je lui disais : mon garçon,
Touche là ! sa main dans la mienne
Venait se placer sans façon.
Vous ne pouvez, hélas ! faire de même.

GABRIELLE.

Quel obstacle ?.. Il n'en est aucun :
Voilà ma main ! Tenez !

ROLAND.

Surprise extrême !
Cette blessure ! Ah ! grand dieu ! c'est lui-même !

GABRIELLE.

Puisque nous ne faisons qu'un.

Roland lui baise la main.

SCENE XXI.

LES MÊMES, FREYTAG, *avec des épées.*

FREYTAG. Ah ! ça, est-ce pour se moquer de moi, me faire attendre ainsi... des militaires...

ROLAND. M. Freytag, je l'avais parfaitement oublié.

FREYTAG. Monsieur !. (*Apercevant Gabrielle*) Qu'est-ce que je vois, le blanc-bec de ce matin...

NAUDIN. Il l'a reconnu tout de suite.

FREYTAG. Quoi, mademoiselle, c'est vous qui m'avez donné ?

GABRIELLE. J'en suis bien fâchée, M. Freytag, mais il le fallait.

FREYTAG. Comment donc, mademoiselle, toutes les fois que ça pourra vous être utile.

NAUDIN. Eh bien, capitaine, vous qui me souteniez qu'elle avait séduit ma nièce.

ROLAND. Vous avez été sur le point de le croire.

NAUDIN. Cependant ça me paraissait bien invraisemblable.

FREYTAG. Moi, je l'ai cru tout à fait; mais vous, M. le capitaine, que j'ai surpris également, vous n'êtes pas une demoiselle?

ROLAND. Non, pas positivement. Soyez sans crainte, il n'y a pas de risque; et quant à mademoiselle Nancy, vous pouvez l'épouser de confiance, rien ne s'y oppose.

FREYTAG. Rien ne s'y oppose?

NANCY. Est-il bien vrai, mon oncle?

NAUDIN. Nous verrons ça, nous verrons ça...

FREYTAG. Ah! par exemple! voilà la colère qui me revient.

ROLAND. Il a raison, c'est un brave, et je prends sa défense! Décidez-vous, M. Naudin, dites oui, ou je me brouille avec vous.

NAUDIN. Allons, capitaine, puisque vous l'exigez, je ne dis pas non.

FREYTAG. C'est toujours ça de gagné.

TOUS.

Air : *Final du Chaperon.*

Que ce jour a de charmes!
Tout sourit à nos vœux!
Désormais plus d'alarmes
Nous voilà tous heureux.

GABRIELLE, *au public.*

A l'état militaire
Je renonce à jamais.
Peu faite pour la guerre,
Je demande la paix.

TOUS.

Que ce jour a de charmes, etc.

FIN.

IMP. DE J.-R. MEVREL, PASSAGE DU CAIRE, 54.